

Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 12 (1955)
Heft: 2

Artikel: Croire à la vie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-996839>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un classement provisoire s'impose

Il va de soi qu'on ne saurait établir un classement fixant définitivement les préséances : les circonstances commandent souvent, de même que les lieux où sont pratiqués les différents sports. On ne va pas tenter de développer outre mesure la natation dans les Grisons et favoriser le ski sur les bords du lac de Neuchâtel, par exemple. Mais bien qu'on ne puisse énoncer de règle absolue, on s'accorde, d'une façon à peu près unanime, pour placer **l'athlétisme** au sommet de cette hiérarchie.

Malgré la vogue du football et du hockey sur glace dans notre pays, nous sommes contraints d'admettre que les jeux du stade — courses, sauts, lancers — conservent, à notre époque, le premier rang. Celui qu'ils détenaient dans la Grèce antique. « C'est d'après ses résultats en athlétisme qu'on juge de la valeur sportive d'une nation », a déclaré le baron Pierre de Coubertin, le rénovateur des Jeux modernes.

Qu'est-ce que l'athlétisme ?

Nous croyons utile de définir le terme **d'athlétisme** et de l'assimiler à sa signification la plus ancienne. L'athlète, selon le dictionnaire Larousse, est le lutteur qui figurait dans les jeux et dans les exercices gymniques des anciens. Le mot athlétisme vient du grec « *athlos* », qui signifie : « **combat** ».

A priori, on divise l'athlétisme en deux catégories : 1^o L'athlétisme léger, qui comprend les courses et les concours. 2^o L'athlétisme lourd, avec ses deux subdivisions : les poids et haltères et la lutte. En plus de ces formules dites classiques, nous avons encore la marche, qui se divise également en deux catégories : épreuves sur courtes et moyennes distances, et

les épreuves sur longues distances, communément appelées courses de demi-fond, de fond ou de grand fond. Le marathon, par exemple, est une épreuve de fond, tandis que les classiques 100 kilomètres entrent dans la catégorie grand fond.

L'athlétisme : un trait d'union entre tous les sports

En plus de la liste que nous donnons plus haut, nous pourrions encore citer la culture physique, comme élément de base pour l'athlète. Cette forme d'entraînement peut même constituer un trait d'union entre une foule d'autres disciplines sportives, qui elles aussi astreignent leurs adeptes à un entraînement athlétique approfondi. Les footballeurs, par exemple, pratiquent la course sur des distances moyennes et courtes. Le grand sportif Armin Scheurer constitue encore un bel exemple de cette corrélation entre l'athlétisme et le football.

De même que les gymnastes pratiquent volontiers l'athlétisme, les skieurs l'utilisent pour leur entraînement d'été.

L'athlétisme peut, par définition, être un sport complet. C'est pour en venir à cette conclusion que les fédérations mettent sur pied des championnats qui non seulement nomment un champion dans chaque discipline, mais encore élèvent l'athlète qui obtient les meilleurs résultats sur un ensemble d'épreuves. Nous avons encore tous en mémoire les performances admirables de l'Américain Bob Mathias dans le décathlon, au cours des Jeux olympiques de Londres.

Mais ce n'est pas seulement pour les sportifs doués physiquement que les fédérations d'athlétisme travaillent au développement de ce sport, c'est pour tous les amateurs de beau sport. René Jelmi.

Croire à la vie

L'histoire d'un jeune chasseur suédois que nous rapportons ici est très émouvante. Ce garçon de vingt-quatre ans, voué à priori à mourir sous une avalanche, n'a cessé de croire à la vie. Il a quitté pourtant le monde des vivants pour être enseveli sous une avalanche, près du Cercle polaire : tragique coup du sort, qui va être couronné par un heureux dénouement.

Au moyen-âge, dans une lettre adressée à son neveu, frère Aloysius, cellérier de l'Abbaye de Montheron, près de Lausanne, l'invite à quitter le monde :

« Et que pourriez-vous mieux faire que venir nous joindre ? Je vous entends, vous vous récriez, vous dites : — Comment en arriverai-je à manger en été des plats de feuilles de hêtres, en hiver des racines d'herbes des bois ; à me régaler de fâines, à ne boire que de l'eau ; j'en mourrais, sinon de faim, en tout cas de mélancolie ».

Il y a une similitude de mode de vie entre l'Ordre de vie des Cisterciens de l'Abbaye de Montheron et celui du prisonnier des neiges polaires.

Mais c'est un ascétisme qui diffère par son côté accidentel, lié à la fatalité, à la mort irrémédiable, semble-t-il.

Nous avons adapté en français cette histoire du texte allemand de Salzer. Note de l'auteur.

Y a-t-il quelque chance de ressortir vivant d'un emprisonnement de huit jours sous une couche de neige de 1 m. d'épaisseur, par 20 degrés en-dessous de zéro ?

Saurait-il être une issue optimiste à un régime d'une semaine tel que celui composé de viande de perdrix des neiges crue, d'écorce de bouleau et de... cire à enduire la semelle des skis ?

C'est le secret de l'instinct de conversation de l'homme qui nous est livré en pareilles conjonctures. C'est l'aveu du prisonnier, en voie d'être libéré de son étai glacé, qui, mué en héros shakespearien, avoue à ses libérateurs :

« Laissez-moi donc, je peux me tenir moi-même sur mes skis ! »

Le cas d'Evert Stenmark passionne, en dehors du corps médical qui soigne les gelures dont ses jambes furent atteintes, des membres de l'expédition de sauvetage qui s'étendit sur huit jours, la Suède tout entière.

Agé de vingt-quatre ans, le chasseur de perdrix des neiges s'en alla un vendredi dans les montagnes enneigées du Cercle polaire, au nord de la Suède. Quatre d'entre ces volatiles tombèrent dans ses pièges. Il venait à peine de reprendre le chemin du retour que la couche de neige, sur laquelle il cheminait, se mit à glisser, et, roulant sur elle-même en avalanche, l'enserra en quelques secondes dans ses plis blancs.

« Cela intervint à la vitesse de l'éclair ! J'eus peine à discerner au juste ce qui m'advenait », expliqua Evert Stenmark aux visiteurs admiratifs qui vinrent lui témoigner leur sympathie à l'infirmerie d'Uméa, dans laquelle il fut transporté par hélicoptère.

« Je fus subitement dans une position semi-redressée, semi-assise, pressé par la neige comme dans un moule à plâtre ».

Ce « moule », cette matrice, fut sa « demeure » huit jours consécutivement. Il s'efforça, entre des syncope annonciatrices de l'asphyxie, de conserver sa lucidité pour passer à l'action. Il ignorait la hauteur exacte de la couche de neige au-dessus de sa tête. Mais, peu d'heures après l'accident, il put respirer

plus librement. La neige environnante avait fondu de quelques centimètres. La chaleur de son corps fit qu'il épousa les formes d'une grotte de neige étroite, à l'intérieur de laquelle il gagna une mobilité, quoique relative, de ses membres supérieurs.

L'avalanche avait arraché quelques troncs de bouleau. Stenmark parvint, au prix d'efforts de plusieurs heures, à pratiquer un petit trou à travers le toit de neige, à l'aide d'une branche, assurant une certaine aération.

Il se souvint alors qu'il y avait un billet de cinéma, de couleur rouge, dans la poche de son habit. L'épingleant précautionneusement au bout de cette branche, il l'éleva au jour qui régnait sur l'orifice de fortune d'aération. Le signal d'alarme était hissé.

La colonne de secours que l'on envoya sur ses traces, repéra «le drapeau rouge» au milieu de la masse blanche.

Il lui revint à la mémoire sa capture de quatre perdrix des neiges, dans son sac de touriste. Grâce à elles, le problème de la nourriture des premiers jours fut résolu. Il se sustenta de chair fraîche, et de neige, en guise de «dessert», se plut-il à raconter. A la fin de la semaine, hélas, la chair parut se décomposer. Il rongea alors l'écorce de bouleau, et lorsque celle-ci ne suffit plus à apaiser sa faim, sortit de sa poche de pantalon une boîte de cire à farter les skis, dont il mâcha le contenu.

— Je mâchais et remâchais cette pâte, incapable de pouvoir à jamais l'avalier.

Il essaya, durant tout ce temps, de détacher ses souliers de la fixation des skis. Peine perdue ! Les pieds étaient comme forgés aux skis. Leur sensibilité devait s'amoindrir dans une large mesure au bout de quelques jours.

«Avez-vous appelé au secours?», telle était la question que chacun lui posait.

— A quoi bon ! Personne n'aurait pu m'entendre, et cela eût été une dépense de forces inutile.

— Vous doutiez-vous d'une aide salvatrice ?, telle fut une autre question qui revint sur le tapis.

— Naturellement ! Comment aurais-je pu survivre sans cet espoir de salut !

Il sut exactement la durée de son ensevelissement, remontant jour après jour sa montre bracelet. Quand son frère le découvrit avec la colonne de sauvetage, il sut que c'était un dimanche, le deuxième depuis son sinistre.

Les membres de la colonne de secours avaient déjà dépassé l'emplacement de sa retraite, lorsque le regard de son frère s'arrêta sur le billet de cinéma fiché dans la branche.

Les hommes creusèrent un trou dans la neige au moyen de pelles et de pioches. Leurs efforts durèrent plusieurs heures avant qu'ils ne parvinssent à libérer Evert.

«Laissez-moi donc, je peux...»

Et nous connaissons la suite de cette phrase, citée au début du texte. Le rescapé allait néanmoins prendre place sur une luge de secours que l'on avait montée. Le diagnostic médical établit, à l'exception des jambes gelées, aucune autre lésion. On espère pouvoir sauver ses pieds, et, sauf complication imprévue, Evert Stenmark pourra à nouveau chasser la perdrix des neiges, lui le seul homme qui soit ressorti vivant d'un séjour prolongé dans un suaire de neige.

«Il est d'un type élancé, musculeux, endurci par les intempéries, accoutumé dès son enfance au grand air et à la nature rude. Il doit à ces facteurs le secret de son sauvetage miraculeux».

C'est en ces termes que s'exprimèrent les médecins.

«Il croit à sa bonne étoile» avoua sa mère.

Lui-même affirma :

«Je n'ai jamais pensé à la mort, mais ai nourri uniquement l'espoir d'être sauvé. Emprisonné dans ma cellule étroite, je dus travailler, persévérer jusqu'au bout, et croire à la vie !»

Pour un anniversaire

Celui que la jeune nation américaine a appelé «le saint», est un enfant des Marches de la France, d'un de ces coins de pays précisément où Jeanne d'Arc a vécu sa jeunesse.

Albert Schweitzer, né le 14 janvier 1875, est Alsacien. Son père était pasteur à Kayserberg. Un autre nom : Günsberg, le village d'Alsace de ses jeunes années, auquel il se souvient toujours, s'y rendant dans maint pèlerinage solitaire.

En 1875, c'est le lendemain de la guerre de 70, qui appauvrit tant ces pays, le lendemain de l'invasion. Les officiers de l'armée étrangère avaient tous le titre de «Monsieur le Docteur», nous rapportent les chroniques.

Tout le monde devait attirer Schweitzer. Il étudia d'abord la théologie, la philosophie, la musique ; pénétra dans les Universités de Strasbourg, Berlin, Paris. Organiste remarquable, il travaille à Paris avec le maître Widor.

Sera-t-il pasteur, comme son père ? On le croirait naturellement, puisqu'il exerce à Strasbourg, en qualité de stagiaire, écrivant son premier ouvrage sur Jean-Sébastien Bach.

Mais ce n'est qu'une demi-mesure ; il se sent imparfait dans son rôle de théologien. Il peut donner une mesure plus pleine de lui aux hommes.

En 1911, il mérite le titre de Dr en médecine de l'Université de Strasbourg. Il est âgé alors de trente-six ans. Il est un docteur, mais d'un autre ordre que

celui des officiers de 1870, un docteur aux mains tendues vers les déshérités, vers «nos Seigneurs les pauvres», selon l'expression du Moyen-Age.

Il quitte l'Europe pour l'Afrique occidentale, un nouveau domaine qui sera sien depuis lors. «De nombreuses mains sont tendues pour offrir, mais bien peu d'entre elles offrent réellement» devait-il écrire avant son départ.

Les mains tendues sans qu'il y ait suite d'action tangible sont pareilles aux indicateurs de chemin, objets d'une certaine utilité, mais sans âme. Seul compte l'acte, le reste n'est que «pitié gratuite» (Pascal).

A Lambaréné, dans la brousse profonde, il secourt les Noirs. La petite mission qu'il fonde, de caractère théologique et médical, s'agrandit au cours des années. Après quarante années de luttes ingrates s'élève aujourd'hui un hôpital et une léproserie, comptant respectivement deux cent cinquante et trois cent cinquante lits.

L'univers a reconnu ses mérites. Les Universités l'ont honoré des titres les plus flatteurs. En 1952, il est lauréat du Prix Nobel de la Paix. Il est reçu au sein de l'Académie française.

L'homme à qui échoit toutes ces distinctions se refuse pourtant à toute gloire humaine, préférant le combat dans la nature hostile de la brousse africaine, au service des indigènes, obéissant à sa voix intérieure.

Claude. Aran, janvier 1955.